



Marx lecteur de Darwin

Séminaire Lectures de Marx, ENS, 6ème année
Paul Guerpillon – Séance du 9 février 2015

L'Origine des espèces de Darwin paraît en 1859, et est lue par Marx, sur les conseils d'Engels, dès l'année 1860. Or, la réception que fait Marx de l'ouvrage est pour le moins équivoque. D'un côté, il fait immédiatement part à ses correspondants d'un enthousiasme non dissimulé pour la théorie darwinienne. Ainsi écrit-il à Engels le 19 décembre 1860 à Engels : « Malgré le manque de finesse bien anglais du développement, c'est dans ce livre que se trouve le fondement historico-naturel à notre conception ». Si on laisse de côté la pique visant le style anglais de Darwin, on mesure bien à quel point est forte la valeur que Marx accorde à l'ouvrage. Il ne s'agit pas seulement de complimenter Darwin, mais d'élever sa théorie de l'évolution des espèces au rang de « fondement » de la sociologie marxienne. Non seulement l'ouvrage de Darwin est un très bon ouvrage, mais ce qui est plus intéressant pour nous, c'est qu'il est un ouvrage que Marx croît déterminant du point de vue du matérialisme historique. Mais d'un autre côté, Marx formule aussi une critique virulente de la thèse de la sélection naturelle, qu'il dénonce – pour le dire d'un mot seulement, car nous y reviendrons en détail – comme issue d'un transfert du capitalisme dans la nature, c'est-à-dire qu'il condamne comme *idéologie*.

La proposition de Patrick Tort pour rendre compte de cette tension qui traverse la réception marxienne de Darwin consiste à expliquer que Marx s'est enthousiasmé pour Darwin, puis s'en est détourné – sans doute parce qu'il se serait rendu compte, un peu à tort, que le darwinisme conduisait au darwinisme social bien plutôt qu'au socialisme^[1]. Tort propose donc d'annuler la tension en la réduisant à l'articulation chronologique de deux moments opposés. Le rapport de Marx à Darwin se présenterait comme l'histoire d'une désillusion. Mais une telle lecture ne me paraît pas satisfaisante. Marx n'a pas acquiescé Darwin pour ensuite le condamner. Un fait simple suffit à l'attester : Marx se sert encore très précisément du modèle darwinien pour penser l'évolution des moyens de production dans *Le Capital*, et définit alors son entreprise comme le pendant de la « technologie naturelle » de Darwin – ce qui montre nettement qu'il n'a pas renoncé à chercher en Darwin le fondement historico-naturel à sa sociologie. Du coup, au contraire de Patrick Tort, il faut prendre acte du fait que l'enthousiasme pour Darwin et la critique de ce dernier coexistent chez Marx, et même, je crois, sont indissociables. C'est précisément parce qu'il n'a jamais

renoncé à trouver en Darwin le fondement historico-naturel de sa sociologie que Marx a besoin de réaménager la doctrine darwinienne – et donc de la critiquer. Marx voit que c'est en Darwin que le matérialisme historique doit être fondé historico-naturellement, mais il se trouve pour cela contraint de modifier en profondeur la théorie de celui-ci – à tel point que nous devons nous demander si le fondement darwinien dont se réclame Marx garde un sens du point de vue du darwinisme...

Or, dans cette perspective de lecture, on voit que la critique de Marx à Darwin prend un sens bien précis. Elles doivent nécessairement se lire comme le *symptôme* de la difficulté profonde qu'il y a à mettre Darwin au service du projet marxiste d'unification des sciences naturelles et de la sociologie matérialiste. C'est ce qu'on essaiera de faire ici, en étudiant les rapports de Marx à Darwin à l'aune d'un tel projet. Ce qui revient, plutôt que de s'arrêter aux affinités thématiques entre Marx et Darwin ou de se contenter de montrer que Marx a complètement manqué Darwin, à expliquer pourquoi Marx a dû faire jouer Darwin, pourquoi il a été conduit à le mécomprendre – bref, on essaiera de comprendre l'usage que Marx fait de Darwin ni comme une évidence ni comme une pure et simple erreur, mais bel et bien comme un *problème*.

On cherchera d'abord à comprendre ce qui a poussé Marx à trouver en Darwin un « fondement historico-naturel » à sa conception, en mettant au jour les « affinités électives » des deux auteurs (I). On évaluera ensuite la possibilité de ce projet d'ancrage du matérialisme historique dans la théorie darwinienne à partir du seul passage substantiel où Marx tente de mettre concrètement en œuvre un modèle darwinien pour penser le monde social – et l'on verra que la tentative semble se solder par un échec (II). Il faudra alors comprendre pourquoi, fondamentalement, Darwin ne peut que très difficilement, en vérité, servir de fondement au matérialisme marxiste (III). Enfin, on verra qu'il est cependant possible pour le matérialisme historique de retrouver un usage méthodologique de Darwin, mais en le pensant un peu autrement que Marx ne l'a lui-même pensé (IV).

I – Affinités électives de Marx et de Darwin

Pour bien comprendre les raisons qui ont conduit Marx à trouver dans Darwin le fondement historico-naturel à sa conception, il est peut-être bon de partir du fait que cette rencontre n'avait en vérité rien d'évident. On sait en effet que l'héritage hégélien, déterminant chez Marx, interdit que la nature ait une histoire. La nature, c'est l'Esprit aliéné, extériorisé, devenu étranger à lui-même, l'Esprit séparé de son élément vivant, qui par là-même ne se développe pas – or, l'histoire est le développement de l'Esprit au sein duquel il se retrouve. La nature est ainsi le règne de la répétition, de la fixité. Marx hérite donc d'une conception de la nature qui ne semble pas du tout propice à la réception du darwinisme, dont l'apport fondamental est évidemment de battre en brèche les théories fixistes de la nature, de concevoir la nature comme historique, en développement. Hegel pouvait donc constituer un obstacle à l'adoption d'une conception darwinienne de la nature. Toutefois, cet obstacle avait en vérité déjà été franchi bien avant la lecture par Marx de Darwin en 1860.

En effet, Marx a d'emblée dénoncé comme abstraction cette conception non historique de la nature. C'est notamment le sens du célèbre passage sur le cerisier de *L'Idéologie allemande*, où il critique la conception trop hégélienne de Feuerbach :

« Il [Feuerbach] ne voit pas que le monde sensible qui l'entoure n'est pas une chose donnée immédiatement et de toute éternité, toujours semblable à elle-même, mais le produit de l'industrie et des conditions sociales, et ce au sens de produit historique, de résultat de l'activité de toute une suite de générations dont chacune, s'élevant sur les épaules de la précédente, continue à développer son industrie et son commerce, et modifie son ordre social en fonction des changements des besoins. Il n'est pas jusqu'aux objets de la « certitude sensible » la plus simple qui ne lui soient donnés que par l'évolution sociale, l'industrie et les échanges commerciaux. On sait que, comme presque tous les arbres fruitiers, le cerisier a été transplanté dans nos pays par le *commerce*, il y a quelques siècles à peine ; en sorte que, si Feuerbach a pu en avoir la « certitude sensible », c'est *grâce* à cette action d'une société déterminée, à une époque déterminée. »

L'opposition de la nature et de l'histoire est une illusion : tout ce que l'on dit naturel est en fait déjà travaillé par la production humaine, et est à ce titre un produit historique et non un donné immédiat depuis toujours identique à soi-même. Or, ce qui est pour nous essentiel, c'est que c'est sur la base d'une telle conception historicisée de la nature que Marx, dès les *Manuscrits de 1844*, a pu pour la première fois appelé de ses vœux une science de la nature telle qu'elle doive s'unifier avec la science de l'homme :

« Les *sciences de la nature* ont déployé une énorme activité en s'assimilant un matériel qui ne cesse de grossir. Toutefois, la philosophie leur est restée tout aussi étrangère qu'elles-mêmes sont restées étrangères à la philosophie. [...] En revanche, c'est par les moyens de l'industrie que les sciences de la nature sont intervenues pratiquement dans la vie humaine ; en transformant l'industrie, elles ont préparé l'émancipation de l'homme, bien qu'elles aient dû d'abord en parachever la déchéance. L'industrie est le rapport historique réel de la nature – donc des sciences de la nature – avec l'homme : si on la saisit comme la manifestation exotérique des énergies humaines, on comprendra aussi l'essence humaine de la nature, ou l'essence naturelle de l'homme ; dès lors, perdant leur orientation abstraitement matérielle, ou plutôt idéaliste, les sciences de la nature deviendront la base de la science humaine, tout comme elles sont déjà devenues – quoique sous une forme aliénée – la base de la vie réellement humaine. Dire qu'il y a une base pour la vie et une autre pour la science est un mensonge pur et simple. La nature, telle qu'elle se fait dans l'histoire – acte de genèse de la société humaine – est la nature réelle de l'homme ; bien que sous une forme aliénée, elle devient, grâce à l'industrie, la vraie nature *anthropologique*. »

1) Ce texte met en avant le rôle de *l'industrie*, entendue comme le rapport historique réel de l'homme avec la nature. L'industrie, c'est l'activité technique qui informe la nature et fait d'elle ce qu'elle est : c'est une conception abstraite de la nature que celle qui la pense en dehors de ce rapport historique. 2) Si au contraire on étudie concrètement la nature, alors il faut la redéfinir comme d'essence humaine : la nature

étant ce que l'homme fait dans l'industrie, elle est l'extériorisation de l'essence humaine, et elle est historique en tant qu'elle est la réalisation progressive de cette essence humaine, sous sa forme encore aliénée, étrangère à soi. La nature n'est pas une chose, elle est le nom d'un certain rapport de l'homme à lui-même : le rapport de l'homme à son essence comme étrangère à lui-même. 3) A ce titre, il y a évidemment continuité entre la société et la nature, la première n'étant que le prolongement de la réalisation progressive de l'essence humaine, sa forme plus développée : la société, et de façon parfaite la société communiste, c'est la figure où se trouve réalisée l'essence humaine, c'est-à-dire la figure où l'on se rapporte à cette essence non plus comme étrangère à soi (c'est la nature), mais comme à soi-même, dans la figure authentique d'autrui. La société communiste, c'est la configuration où l'on reconnaît sa propre essence dans l'autre, par opposition à la nature où cette essence apparaît encore étrangère. 4) La nature étant un certain rapport de l'homme à son essence, en connaissant la nature, on connaît l'homme, quoique sous une forme encore inachevée car extériorisée. Dès lors, quand la *science* de la nature sera devenue concrète, c'est-à-dire quand elle reconnaîtra la nature dans son historicité, elle sera, dit Marx, « le fondement de la science de l'homme ».

Le rapprochement entre cette affirmation et ce que Marx dira du darwinisme est frappant : le darwinisme, qui est précisément une science de la nature dans son historicité, apparaît pour Marx en 1860 comme « le fondement historico-naturel » de sa conception. Bref, le parallélisme semble parfait, et tout invite à dire que dans le darwinisme, Marx reconnaît logiquement la science concrète de la nature qu'il appelait de ses vœux en 1844. Toutefois, cette généalogie toute linéaire de l'enthousiasme de Marx pour Darwin, dans laquelle la théorie darwinienne viendrait remplir la place libre que Marx avait déjà pensée, est trompeuse. Car dans les *Manuscrits de 1844* comme encore dans *L'Idéologie allemande*, c'est en tant que produit de l'activité humaine que la nature est historicisée. En revanche, prendre Darwin comme fondement historico-naturel du matérialisme historique va en un tout autre sens : c'est en tant que telle, non médiatisée par l'activité humaine, que la nature est historicisée dans la théorie darwinienne de l'évolution. En effet, la sélection naturelle est chez Darwin un principe complètement indépendant de la sélection artificielle : tout l'enjeu pour Darwin, avec la thèse de la sélection naturelle, est d'élaborer une théorie de l'évolution des espèces dans la nature, en-deçà de l'activité humaine : en d'autres termes, d'expliquer qu'il puisse y avoir évolution des espèces sans sélection par l'intention humaine, c'est-à-dire à un niveau *infra-anthropologique*. L'usage de Darwin est donc une autre façon de répondre à l'exigence marxienne d'historiciser la nature, qui s'écarte radicalement des *Manuscrits de 1844*.

[Une hypothèse possible pour expliquer cette tension entre deux perspectives d'historicisation de la nature serait de mettre en avant la « coupure épistémologique » que théorise Althusser : la mise à l'écart de la problématique de l'essence humaine fait qu'il n'est plus vraiment possible de s'en tenir à une conception de la nature comme rapport aliéné à cette essence. Cela ne signifie évidemment pas que Marx renonce à l'idée d'une nature travaillée par l'industrie humaine, mais que cet aspect n'est plus suffisant pour penser la nature, qu'il est nécessaire, pour un matérialisme historique qui n'est plus entendu comme développement dialectique de l'essence

humaine, de penser une historicité de la nature à un niveau infra-anthropologique. La théorie darwinienne serait alors une réponse possible à cette nouvelle exigence, et c'est en ce sens qu'elle serait appelée à être le fondement historico-naturel dont a besoin le matérialisme historique.]

Quoiqu'il en soit de cette hypothèse, ce qui est certain, c'est que la théorie darwinienne apparaît comme le fondement historico-naturel de la conception de Marx en ce qu'elle semble bien fonder la conception marxienne de la structure sociale comme *structure historique*. La structure sociale doit bien s'analyser, non comme une forme atemporelle, mais comme un produit historique, dans la mesure où il semble désormais établi scientifiquement que telle est la forme même du réel, même de la nature. Avec Darwin, la conception selon laquelle le réel est historique et doit s'analyser historiquement n'est plus démentie par la nature. Plus exactement encore, c'est bien l'unification de la science humaine et de la science naturelle que fonde la théorie darwinienne, en unifiant tout le réel, naturel et social, dans une continuité historique. Concevoir la société comme historique impose de pouvoir l'inscrire en continuité avec ce qui la précède, ce qui n'est possible qu'avec une conception transformiste de la nature. Historiciser la société impose de la concevoir elle-même comme un développement : c'est donc une exigence de toute position matérialiste consistante que de poser l'historicité non seulement dans la société, mais aussi dans la nature : l'historicité de la société doit bien se fonder sur l'historicité de la nature, d'où le darwinisme comme « fondement historico-naturel » de la conception marxiste.

Mais il faut être plus précis pour rendre raison de l'enthousiasme de Marx. Cf. la lettre de Marx à Lasalle du 16 janvier 1861 :

« Le livre de Darwin est très important et me convient comme base de la lutte historique des classes. [...] C'est dans cet ouvrage que pour la première fois, non seulement un coup mortel est porté à la 'téléologie' dans les sciences de la nature, mais aussi que le sens rationnel de celle-ci est exposé empiriquement ».

1) Plus encore que le fait qu'il s'agisse d'un transformisme historique, ce qui lui permet d'être un fondement de la lutte des classes, c'est que ce transformisme est *anti-téléologique*. 2) La théorie darwinienne est anti-téléologique en ce qu'elle explique l'évolution par deux mécanismes, la variation individuelle non orientée, au hasard et dans tous les sens, et la sélection naturelle des variations avantageuses par la lutte pour l'existence : il y a dans la nature une lutte si intense entre les vivants que la moindre variation avantageuse permettra la survie et la reproduction de l'individu qui la porte, par opposition aux individus qui ne la portent pas. Ce qui oriente l'évolution des espèces, c'est donc un mécanisme immanent aux rapports des vivants entre eux. 3) C'est à ce titre que l'anti-téléologie darwinienne fonde la théorie de la lutte des classes : c'est le sens de la théorie de la lutte des classes que d'expliquer le développement historique de la société par la dynamique propre aux forces en présence, sans recours à un principe transcendant. A ce titre, la théorie darwinienne, en même temps qu'elle fonde l'extension de l'historicité à la nature, fonde une conception unifiée du moteur de cette historicité : le moteur du développement historique est le rapport des forces en présence, rapport qui s'appellera lutte des classes dans une structure sociale, lutte pour l'existence dans une structure naturelle.

II – Technologie naturelle et technologie sociale

On comprend donc bien les raisons qui poussent à lire dans le darwinisme le « fondement historico-naturel » à la sociologie marxiste. Mais qu'est-ce que cela implique concrètement ? Il s'agit maintenant de voir, pour l'évaluer, ce que donne concrètement le projet d'unir à partir du darwinisme science humaine et science naturelle. Or, il n'y en gros qu'un seul passage substantiel où Marx met en œuvre un modèle darwinien pour fonder son analyse d'un phénomène social précis : ce sont les chapitres sur la manufacture et la grande industrie dans *Le Capital*. Et on essaiera de montrer que ce qui paraissait évident tant qu'on en restait au projet général, pose bien des difficultés dès lors qu'il s'agit d'en faire un usage concret[2].

En vérité, à la lecture des chapitres sur la manufacture et la grande industrie, la présence d'un fondement darwinien de l'analyse de l'évolution des moyens de production ne saute pas aux yeux. Pourtant, une note, au tout début du chapitre XIII sur la grande industrie, nous invite bien à identifier la présence fondamentale, quoique discrète, du modèle darwinien :

« Darwin a attiré l'attention sur l'histoire de la technologie naturelle, c'est-à-dire sur la formation des organes des plantes et des animaux en tant qu'instruments de production de la vie des plantes et des animaux. Mais l'histoire de la formation des organes productifs de l'homme social, de la base matérielle de toute organisation particulière de la société, ne mérite-t-elle pas la même attention ? »

1) Ce petit texte consiste en une conceptualisation du projet darwinien en « histoire de la technologie naturelle ». L'évolution des êtres naturels est ici saisie comme évolution des outils ou instruments de production de la vie des plantes et animaux, en tant qu'elle consisterait en une évolution des organes, que Marx lit en un sens très aristotélicien d'*organon* comme *outil*. 2) En définissant Darwin comme une histoire de la technologie naturelle, Marx fait de ses analyses du développement des moyens de production dans la manufacture et la grande industrie ni plus ni moins que le prolongement direct de la science darwinienne : on a vraiment là un exemple concret d'unification du développement biologique des organes et du développement technique des outils en une histoire de la technologie, ou histoire des moyens de productions.

Du coup, on peut voir qu'il y a bien de façon déterminante un modèle darwinien à l'œuvre dans l'analyse que Marx donne dans ces passages. Ce modèle est mis en place à partir d'un double mouvement d'assimilation du tout de la manufacture à un organisme[3]. Le premier mouvement d'une conception organiciste de la manufacture, que B. Naccache passe sous silence dans ses analyses, consiste en une *assimilation du travailleur à l'organe* d'un tout-organisme que serait le mécanisme de production de la manufacture. Cf. *Le Capital*, livre I, chap. XII :

« D'un côté, donc, la manufacture introduit la division du travail dans un procès de production ou bien la développe plus avant, de l'autre elle combine des artisanats autrefois distincts. Mais quel que soit son point de départ particulier, sa configuration finale est la même, à savoir un mécanisme de production dont les organes sont des

hommes. [...] Chaque travailleur est approprié exclusivement à une fonction partielle et sa force de travail est transformée en organe perpétuel de cette fonction partielle. [...]

Si nous entrons davantage dans les détails, il apparaît tout d'abord évident qu'un travailleur qui exécute toute sa vie une seule et même opération simple transforme tout son corps en organe automatique et unilatéral de cette opération et qu'elle lui demande moins de temps qu'à l'artisan qui exécute toute une série d'opérations en alternance. Or, le travailleur global combiné, qui constitue le mécanisme vivant de la manufacture, est composé uniquement de ce genre de travailleurs partiels unilatéraux. Ainsi, par rapport au métier artisanal autonome, on produit davantage en moins de temps, ou si l'on veut, la force productive du travail est accrue. »

1) La manufacture n'est pas une simple coopération (par exemple : un grand nombre d'artisans de papier sous le même capital, de façon à ce que ce dernier puisse produire beaucoup de papier), mais une forme de coopération basée sur la division du travail. C'est l'introduction de la division du travail qui permet de penser la manufacture sur le modèle de l'organisme darwinien évoluant biologiquement. Avec la division du travail, l'artisan n'est plus le producteur de papier, il est celui qui effectue une unique opération dans le procès de production. Le producteur, à proprement parler, c'est la manufacture elle-même, « le travailleur global combiné ». L'homme, de producteur, devient organe dans un organisme producteur qui est le tout de la manufacture. 2) Dès lors, l'évolution que représente la manufacture correspond à un mouvement de spécialisation du travailleur, jusque-là destiné à de nombreuses fonctions. Le développement qu'est la manufacture reproduit à ce titre le schéma que Marx trouve chez Darwin d'évolution par *spécialisation des organes*.

Ce premier mouvement d'assimilation du travailleur à un organe, qui permet de penser l'évolution du premier sur le modèle du second, est absolument indissociable d'un second mouvement de spécialisation : celui des *outils* du travailleur désormais partiel. Cf. Le Capital, livre I, chap. XII :

« La productivité du travail ne dépend pas uniquement de la virtuosité du travailleur, mais encore de la perfection de ses instruments. On utilisera des instruments du même type, tels que ceux qui servent à couper, percer, enfoncer, frapper, etc. dans différents procès de travail et, inversement, dans le même procès de travail, le même instrument servira à différentes opérations. Cependant, dès lors que les diverses opérations d'un procès de travail sont séparées les unes des autres et que chaque opération acquiert, entre les mains d'un travailleur partiel, la forme la plus adéquate et donc la plus exclusive qui puisse s'atteindre, certains outils, qui servaient auparavant à plusieurs fins différentes, doivent être modifiés. L'orientation que prend ce changement de forme résultera de l'expérience des difficultés particulières que la forme première aura fait surgir. Ce processus de différenciation des instruments de travail, dans lequel les instruments de même espèce acquièrent des formes particulières fixes pour chaque application particulière, et doublé d'une spécialisation des instruments spécifiques, qui n'agissent plus dans toute leur ampleur qu'entre les mains de travailleurs partiels spécifiques, est caractéristique de la manufacture. Rien

qu'à Birmingham, on produit environ 500 types de marteaux ; non seulement chacun d'eux ne sert qu'à un procès de production particulier, mais certains types de marteaux ne servent même souvent qu'à différentes opérations au sein d'un même procès. La période manufacturière simplifie, améliore et multiplie les outils de travail en les adaptant aux fonctions spécifiques exclusives des travailleurs partiels [note de Marx : « Dans L'Origine des espèces, son œuvre majeure et historique, Darwin remarque à propos des organes naturels des plantes et des animaux : « Tant que le même organe doit exécuter des tâches différentes, on peut trouver peut-être une raison à sa mutabilité dans le fait que la sélection naturelle conserve de façon moins scrupuleuse ou réprime la moindre variation de forme comme si le même organe n'était destiné qu'à une seule fin particulière. Ainsi, les couteaux destinés à couper à peu près n'importe quoi peuvent en général être de forme quasiment unique, alors qu'un outils destiné à un usage doit avoir une autre forme pour chaque usage différent. »]. Ce faisant, elle crée en même temps l'une des conditions matérielles de la machinerie, qui est faite de la combinaison d'instruments simples. »

1) Le mouvement de spécialisation et de différenciation du travailleur-organe apparaît bien complètement solidaire du mouvement de spécialisation et de différenciation de l'outil. 2) Ce mouvement de « spécialisation » et de « différenciation » est l'introduction directe du vocabulaire darwinien. D'ailleurs, Marx explicite dans sa note que c'est bien le paradigme darwinien auquel se réfère cette analyse. 3) Si on lit attentivement cette note pour reconstituer l'analogie, on obtient le schéma suivant : le travailleur est assimilable à un organe, et la variation de son outil est assimilable à la variation de forme de cet organe. Autrement dit, l'outil est la forme même du travailleur. Dans la manufacture, le travailleur se spécialise en tant que son outil se spécialise : parce qu'il est cantonné à une unique fonction, le travailleur devient tout entier son outil. Le double mouvement n'est en vérité qu'un, car il y a identification du travailleur à l'outil à mesure que leur fonction se spécialise. Et c'est cette identification qui fait à proprement parler du travailleur un *organon*. 4) Chez Darwin, comme le rappelle la note, c'est la sélection naturelle qui assure ce mouvement de différenciation et spécialisation. Autrement dit, l'analyse marxienne de l'évolution de la technologie sociale dans la manufacture consiste en un effort pour penser l'effet de la manufacture sur la forme des outils comme analogue à l'effet de la sélection naturelle sur la forme des organes biologiques[4]. Ou encore : la technologie sociale marxiste s'inscrit bien comme prolongement de la technologie naturelle darwinienne, en ce qu'elle pense la manufacture comme sélection naturelle dans l'industrie.

Seulement, il apparaît à l'examen que l'analyse de la manufacture sous le paradigme de la sélection naturelle darwinienne est mise en échec, comme l'ont bien mis en lumière les analyses de B. Naccache. Elle est mise en échec, avant tout parce que le sens profond de la théorie darwinienne de l'organe refuse de s'assimiler à une « technologie naturelle ». La conception darwinienne de l'organe est telle qu'elle interdit qu'on puisse penser à partir d'elle l'instrument technique, parce qu'elle fondamentalement anti-téléologique. Un organe n'est pas orienté vers une fonction, contrairement à l'outil technique : comme le rappelle Naccache, Darwin insiste ainsi sur la polyvalence de l'organe (un organe remplit des fonctions différentes) et sur la permutabilité des organes et des fonctions (un organe peut échanger sa fonction

avec un autre). Cela interdit par-dessus tout de voir l'organisme comme un ensemble d'instruments, et donc *le modèle darwinien ne peut pas permettre de penser cet ensemble d'instruments qu'est la manufacture.*

Dès lors, ce ne peut être qu'un contre-sens de penser le mouvement de spécialisation et de différenciation des moyens de production sur le modèle de la sélection naturelle. 1) Cela implique une lecture de la sélection naturelle comme orientée dans le sens d'une telle spécialisation et différenciation. Or, l'essentiel dans la sélection naturelle, c'est qu'elle n'obéit pas à une tendance, mais qu'elle est orientée empiriquement selon les rapports entre vivants dans un contexte biogéographique déterminé. Si l'on peut bien observer un mouvement de spécialisation des organes, l'important est que ce mouvement n'est pas du tout déterminé par une tendance au progrès. Chez Marx, dans l'industrie, au contraire, c'est le progrès de la force productive du travail qui implique la spécialisation des organes de production (c'est pour augmenter la force productive que le capitaliste est conduit à mettre en œuvre une spécialisation des organes de production). La théorie de la sélection naturelle a précisément pour enjeu de disqualifier la notion de progrès comme principe directeur des modifications empiriquement constatées lors du développement des espèces. 2) Il ne faut dès lors pas s'arrêter à l'apparente communauté entre la spécialisation des organes et celle des instruments de production. Car les logiques qui mènent à ces résultats apparemment similaires ne peuvent en vérité avoir rien de commun. Le modèle darwinien ne saurait absolument rien expliquer de ce qu'on observe dans la manufacture, car la logique technologique est contradictoire avec la logique « désintentionnalisée » de la sélection naturelle. Rétive à toute interprétation technologiste, la théorie darwinienne ne saurait qu'illusoirement servir de paradigme à l'explication de la technologie sociale.

III – La critique de Marx comme symptôme de la difficulté

de fonder le matérialisme historique sur le darwinisme

Ainsi, alors que tout semblait imposer le darwinisme comme fondement historico-naturel de la conception marxiste, l'utilisation concrète du modèle darwinien échoue, et ne permet en rien d'avancer dans l'éclairage matérialiste des structures sociales. Il s'agit maintenant de voir que cet échec est symptomatique de la difficulté profonde qu'il y a à faire de Darwin le fondement dans les sciences naturelles de la sociologie marxiste.

La difficulté du projet apparaît dès que l'on essaie d'analyser de façon critique l'enthousiasme de Marx. Rappelons donc que le darwinisme a été promu « base de la lutte historique des classes » en sa qualité : 1) de conception *transformiste* de la nature, autorisant ainsi la continuité historique avec la sociologie transformiste de Marx ; 2) de conception *anti-téléologique*, en ce que la sélection naturelle par la lutte pour l'existence évitait d'introduire un principe directeur transcendant pour laisser à la dynamique des rapports des forces en présence la charge d'orienter le développement. En définitive, c'était donc au nom d'une *conception agonistique du devenir naturel* que le darwinisme servait de base à la théorie marxiste de la lutte historique des classes.

Or, il apparaît que c'est précisément cette conception agonistique que Marx se trouvera contraint de critiquer, se rendant très vite compte que l'affinité thématique entre lutte des classes et lutte pour l'existence ne saurait impliquer de logique unifiée en deçà. C'est notamment l'émergence du social-darwinisme qui fera apparaître à Marx la contradiction qu'il semble y avoir entre sa sociologie marxiste et la conception agonistique du devenir naturel darwinien. Le social-darwinisme met en lumière la difficulté profonde qu'il y a à faire du darwinisme le fondement de la sociologie marxiste, en exhibant le fait que, si on pense la société en continuité avec le devenir naturel, le darwinisme semble bien plutôt fonder une sociologie contraire au socialisme.

Ceci se laisse clairement apercevoir dans un argumentaire de Haeckel[5], qui sera un peu le fond commun de toutes les théories social-darwinistes à venir (libéralisme intégral chez Spencer, eugénisme chez Galton, etc.) :

« L'égalité chimérique à laquelle tend le socialisme est en contradiction absolue avec l'inégalité nécessaire, et existant partout en fait, des individus. La théorie de la descendance établit que dans les sociétés humaines comme dans les sociétés animales, ni les droits, ni les devoirs, ni les biens, ni les jouissances ne peuvent être égaux. Tout homme politique intelligent devrait préconiser la théorie de la descendance et la doctrine générale de l'évolution comme le meilleur contre-poison contre les absurdes utopies égalitaires des socialistes. Le darwinisme est tout plutôt que socialiste. Le principe de la sélection n'est rien moins que démocratique, il est au contraire foncièrement aristocratique ».

Sous ses allures de pamphlet, c'est un texte qui met en place un argument particulièrement pertinent, et qui révèle au fond le piège qu'il y a pour le marxisme à prendre le modèle agonistique de la sélection naturelle comme base scientifique de la théorie de la lutte historique des classes. Au fond, en même temps qu'elle fonde la théorie de la lutte des classes, qui se laisserait appréhender comme prolongement de la lutte pour l'existence, la sélection naturelle fige celle-ci en une nature certes historicisée, mouvante, mais sans fin. Autrement dit, en fondant la lutte des classes historico-naturellement, Marx s'interdit de voir dans la lutte des classes un phénomène transitoire, devant cesser avec le socialisme. C'est la possibilité même du socialisme qui se voit annulée, dès lors qu'on essaie de poser une continuité entre la logique du devenir naturel et la logique du devenir social. Ce qui conceptuellement se joue ici, c'est donc le problème suivant : historiciser la nature, c'est en même temps toujours naturaliser l'histoire. On prouve certes que les structures sociales sont historiques et en mouvement, mais le mouvement même de cette histoire, c'est-à-dire le mouvement de la lutte, devient quant à lui fondé en nature, et donc indépassable. En confirmant la lutte des classes par le darwinisme, on confirme en même temps son caractère insurmontable.

Marx, qui s'aperçoit de la contradiction dans laquelle le choix du darwinisme comme fondement historico-naturel de la lutte des classes semble l'enfermer, est ainsi amené à formuler une critique virulente de la thèse darwinienne de la sélection naturelle. Cf. lettre de Marx à Engels du 18 juin 1862 :

« Il est remarquable de voir comment Darwin reconnaît chez les animaux et les plantes sa propre société anglaise, avec sa division du travail, sa concurrence, ses ouvertures de nouveaux marchés, ses inventions et sa malthusienne « lutte pour la vie ». c'est le bellum omnium contra omnes [guerre de tous contre tous] de Hobbes »

1) *Explication* – Il s'agit de critiquer le darwinisme en le rapportant à sa genèse conceptuelle. Trois modèles sont mobilisés par Marx pour rendre compte de celle-ci : le modèle smithien (non cité, mais il y a un accord des commentateurs pour dire que c'est lui qui est visé par la division du travail, la concurrence, etc.), le modèle hobbesien de la lutte de tous contre tous, et surtout le modèle malthusien. Malthus est ici le point le plus important, car c'est surtout le malthusianisme de Darwin que Marx et Engels ne cesseront d'incriminer : et de fait, c'est de lui que vient la notion de lutte pour l'existence. L'important, c'est qu'il s'agit de reprocher à Darwin d'avoir projeté dans la nature les catégories de la société bourgeoise, ce qui l'aurait conduit à naturaliser les luttes propres à la société précommunisme sous le concept malthusien de « lutte pour l'existence ». Autrement dit, c'est une condamnation du darwinisme comme *idéologie*, comprise comme utilisation abusive de catégories en dehors du contexte historique dans lequel elles ont sens, que Marx développe ici.

2) *Evaluation de la critique* – Il est aujourd'hui admis par tous les commentateurs que la critique de Marx manque plus ou moins sa cible. Pour le comprendre, il faut voir ce que signifie au juste l'accusation de malthusianisme. Le problème initial de Darwin était le suivant : la sélection artificielle montre que l'éleveur ne peut pas anticiper la variation individuelle, mais peut, par un art du croisement, la sélectionner, c'est-à-dire la sédimenter en un trait de variété. On a donc ici, pour expliquer la genèse des variétés et des espèces, une variation au hasard, puis une sélection par l'intention humaine. La question pour Darwin est de parvenir à penser cette sélection sans intention humaine, dans la nature elle-même. Et on a vu que sa solution consiste à poser une lutte pour l'existence si intense que l'individu qui portera par hasard la moindre variation avantageuse sera favorisé, et aura l'opportunité de se reproduire. Or, Darwin indique lui-même que c'est *l'Essai sur la population* de Malthus qui lui a inspiré cette solution. Cet *Essai* cherche à expliquer que la misère n'ait jamais pu être réduite, et identifie les causes de cette misère dans le décalage entre la croissance géométrique de la population ($u_{n+1}=u_n \times q$) et la croissance arithmétique des ressources ($u_{n+1}=u_n+r$). Heureusement, deux types d'obstacles viennent contenir un peu la prolifération de la population : les obstacles destructifs (guerre, épidémie, etc.) et les obstacles préventifs (chasteté). Que reprend au juste Darwin de ce modèle malthusien ? Le modèle de Malthus n'intéresse Darwin que dans le fait de la progression géométrique d'une population donnée. Tout ce qui intéresse Darwin dans Malthus, c'est le fait qu'il devrait y avoir prolifération sans fin des espèces, et que cela ne s'observe pas : d'où il tire la conclusion que quelque chose empêche cette prolifération, à savoir une lutte pour l'existence telle que seuls les avantagés survivront et se reproduiront. Darwin ne reprend pas du tout la comparaison entre la progression géométrique des naissances et la progression arithmétique des ressources : au contraire, cette dernière se trouve niée par le schéma darwinien, la lutte pour l'existence posant la progression géométrique au niveau même des animaux et des plantes, c'est-à-dire des ressources pour l'homme. Le modèle

darwinien n'est donc en rien une naturalisation du modèle social malthusien : au contraire, le darwinisme nie Malthus dans son champ d'application propre. Comme le dit Patrick Tort : « Ainsi, Darwin emprunte à Malthus un élément de modélisation de type mathématique, mais c'est pour l'appliquer aux végétaux et animaux : application qui contrarie diamétralement la thèse de Malthus selon laquelle ces derniers, en tant que « ressources », ne seraient passibles que d'un accroissement arithmétique. [...] Darwin fait ainsi fonctionner avec justesse le modèle importé dans un champ qui n'est pas le sien, pour lui retirer ensuite toute validité dans son champ d'origine (la société humaine), où il refuse précisément son application en vertu de la théorie même que ce modèle a contribué à construire. Avec de l'idéologie, Darwin a fait de la science, et cette science, une fois advenue, récuse cette idéologie, qu'elle a littéralement annulée par une délocalisation sans équivoque de son champ d'application. »[6]

3) *Sens de la critique* – Mais il faut clore cette parenthèse sur la validité de la critique de Marx. Au fond, le constat que Marx n'a pas compris Darwin dans sa critique n'est pas l'important. C'est ce que j'essayais de dire quand j'indiquais en introduction qu'il ne suffisait pas de poser ni comme une évidence ni comme une pure et simple erreur, mais comme un problème, le rapport de Marx au darwinisme. Ce qui est intéressant, plutôt que de constater que Marx n'a pas compris Darwin, c'est de comprendre la logique qui ne pouvait conduire Marx qu'à une telle critique biaisée. Et c'est là qu'il n'est pas satisfaisant d'affirmer comme P. Tort que Marx a eu le projet de faire de Darwin le fondement historico-naturel de sa conception, puis s'en est détourné. Ce qu'a bien montré le piège du social-darwinisme, c'est que la sélection naturelle devient pour Marx un problème seulement *en tant qu'il* prétend se fonder sur elle pour unifier science de la nature et la science de la société. C'est seulement en tant qu'il a ce projet que Marx doit critiquer la thèse de la sélection naturelle : dès lors, la critique de Marx ne peut trouver sens que si on la rapporte à un tel projet – au lieu de la décrocher chronologiquement comme le fait P. Tort.

4) *Conclusion sur la critique* – Du coup, on voit que la critique marxiste doit se lire comme le *symptôme* de la difficulté que le matérialiste historique éprouve pour unifier sciences humaine et naturelle à partir du darwinisme. La critique révèle la difficulté à son point de tension maximale : car le propos de Marx ne vise pas les marges de la théorie darwinienne, mais bien cela même qui l'avait fait choisir comme fondement du matérialisme historique, à savoir son principe d'orientation anti-téléologique, la sélection naturelle par la dynamique propre de la lutte.

C'est donc par la force des choses, en raison des limites même de son projet d'unifier à partir de Darwin sciences naturelle et science humaine, que le matérialiste historique est conduit à devoir réaménager en profondeur la théorie darwinienne, jusqu'au point où le fondement darwinien revendiqué ne garde à vrai dire plus grand-chose de darwinien. Cette nécessité de réaménager Darwin pour le mettre au service du matérialisme historique s'atteste par exemple dans l'enthousiasme de Marx à la lecture du livre de Pierre Trémaux, *Origine et transformations de l'homme et des autres êtres*, dans lequel Marx voit « un progrès très considérable sur Darwin » (lettre à Engels du 7 août 1866). Grossièrement, il s'agit d'une théorie de l'évolution par le progrès des sols, qui permet justement de se passer de la sélection naturelle, mais

qui n'a évidemment pas de valeur scientifique – ce qu'Engels notera immédiatement. Encore une fois, cela ne montre pas que Marx n'a rien compris à Darwin, mais cet enthousiasme injustifié prend sens quand on le replace dans son rapport avec la difficulté que pose Darwin dans la lecture que Marx prétend en faire.

La nécessité de réaménager le darwinisme pour en faire un fondement du matérialisme historique s'atteste plus nettement encore dans les développements d'Engels où il s'emploie à penser un darwinisme faisant l'économie de la sélection naturelle – mais qui du coup, n'a plus de sens par rapport à la théorie darwinienne. Cf. *Le rôle du travail dans la transformation du singe en homme*, qu'a bien commenté B. Naccache. Engels reprend textuellement le thème darwinien de la libération de la main par acquisition de la station droite comme étape décisive de la transformation du singe anthropoïde en homme, et place ainsi son développement sous la caution de Darwin. Seulement, Engels efface le fait que chez Darwin, cette libération de la main est le fait de la sélection naturelle, l'individu ayant la main libérée étant avantagé dans la lutte pour l'existence. A la lutte pour l'existence, Engels substitue ainsi une solidarité naturelle entre les vivants, restreignant la situation de lutte aux espaces très limités où les ressources sont trop peu abondantes pour une population donnée. La lutte et la sélection perdent leur rôle de moteurs et orientateurs du développement historique. A la place, c'est la libération de la main elle-même, qui, de conséquence de la sélection chez Darwin, devient moteur du développement historique chez Engels, en ce qu'elle autorise le travail – travail par lequel l'homme se développe, développe de nouvelles aptitudes, comme plus de souplesse, mais comme aussi le langage dans la mesure où le travail implique la coopération, etc. Mais l'on voit bien que si cette théorie semble s'inscrire dans une perspective darwinienne, elle annule en vérité complètement Darwin, en fondant le développement du vivant sur un modèle plutôt lamarckien de tension vers le progrès par hérédité des caractères acquis : la main de l'homme prend telle forme à force d'exécuter tel travail et en vue de l'exécuter plus facilement, comme la girafe – pour reprendre un exemple célèbre, qui ne se trouve pas dans Lamarck lui-même, mais qui est bien conforme à l'esprit – prend un long cou à force et en vue d'attraper les feuilles, par sédimentation des caractères acquis.

IV – Possibilité d'un usage méthodologique de Darwin

Pour conclure, on peut néanmoins tenter de retrouver un usage possible de Darwin pour le matérialisme historique. Ce qui implique néanmoins de penser Darwin autrement que Marx ne l'a lui-même pensé. C'est le projet de Patrick Tort quand il théorise une « rencontre manquée » entre Darwin et Marx, ou quand il parle de Darwin comme « chaînon manquant et retrouvé du matérialisme de Marx »[7].

Patrick Tort réévalue la possibilité pour le darwinisme de servir de fondement historico-naturel au matérialisme de Marx, en mettant en avant chez Darwin la thèse de la « réversibilité de la sélection naturelle », telle qu'elle se dégage de *La Filiation de l'homme*. C'est vraiment à P. Tort qu'on doit d'avoir mis en avant cette thèse, qui permet effectivement d'annuler l'argumentation social-darwiniste. Dans *La Filiation*, Darwin montre comment la civilisation et la société sont elles-mêmes issues de la sélection naturelle. Mais, loin de montrer qu'elles sont condamnées à perpétuer à jamais la lutte pour l'existence et la survie du plus apte, Darwin y voit le signe que la

sélection naturelle a sélectionné des comportements contre-sélectifs : la sélection naturelle s'est elle-même annulée dans l'homme en sélectionnant l'instinct de solidarité, qui ne met plus les individus en concurrence vitale. La sélection s'est contre-sélectionnée, s'est annulée en s'affirmant moins adaptée pour l'espèce. Ainsi Darwin écrit-il : « La sélection naturelle, par la voie des instincts sociaux, sélectionne la civilisation, qui s'oppose à la sélection naturelle ».

1. Tort voit ici la possibilité de retrouver dans Darwin le fondement de la sociologie marxiste, comme Marx l'aurait selon lui d'abord voulu, avant de croire que la lutte pour l'existence impliquait la prolongation à jamais de la lutte des classes. Et en effet, il y a un apport essentiel dans ce que P. Tort appelle « l'effet réversif de l'évolution » : c'est que, en un mouvement à proprement parler dialectique, la théorie de la sélection naturelle est capable de penser sa propre cessation, ses propres limites. On peut penser dans les termes de la théorie de la sélection naturelle que les structures sociales ne relèvent plus de ce mécanisme. Le caractère transitoire de la lutte historique des classes peut alors bien être retrouvé. Ce qui est fécond dans la réversibilité de la sélection naturelle, c'est qu'on peut penser la rupture entre nature et société, tout en inscrivant cette rupture dans une continuité biologique.

Le problème est que P. Tort s'arrête ici, sans vraiment essayer de qualifier ce que le marxisme peut désormais tirer au juste de ce darwinisme bien compris. Qu'a-t-on gagné au juste ? P. Tort va à mon avis beaucoup trop vite quand il affirme que la thèse de la réversibilité de la sélection, supprimant le problème d'après lequel le darwinisme conduisait à fixer biologiquement la lutte, rétablit le darwinisme en sa qualité de « fondement » de la conception marxiste et de « base pour la lutte historique des classes ». Rappelons ce que disait P. Tort à ce propos : le darwinisme pouvait être base de la lutte des classes en ce que « la biologie évolutive de Darwin, en tant qu'histoire naturelle, est le socle matérialiste sur lequel repose naturellement l'édifice marxo-engelsien de l'histoire sociale, où la lutte historique des classes prend le relais de la lutte biologique pour l'existence »[8]. Mais, d'après la réversibilité de la sélection, le darwinisme ne fonde plus *en rien* la lutte des classes. La lutte des classes n'est plus en rien le prolongement ou le relais de la lutte pour l'existence. L'effet réversif, c'est précisément d'annuler dans les structures sociales toute continuité de la sélection et de la lutte pour l'existence.

Du coup, ce qu'il est à mon avis essentiel de comprendre, c'est que le darwinisme bien compris ne peut en aucun cas ni fonder ni infirmer le contenu des analyses marxiennes de la société. Le darwinisme bien compris n'implique en rien, ni même ne confirme ou n'invite à poser, la lutte des classes, telle évolution des moyens de production, etc., et l'on voit ainsi que le « chaînon manquant » dont parle Tort n'est pas si aisément « retrouvé ». Précisément, l'effet réversif de l'évolution pose qu'aucun usage *constitutif* du darwinisme n'est permis pour le matérialiste historique. Plus exactement encore : un usage constitutif du darwinisme n'enseigne qu'une chose, à savoir que désormais, en société, une logique toute différente est à l'œuvre, et que les schémas darwiniens de l'évolution biologique ne peuvent à ce titre rien éclairer du développement des sociétés. C'est d'ailleurs pourquoi l'utilisation marxienne du

paradigme de la technologie naturelle paraît toujours invalide pour penser la manufacture. Au mieux sait-on que le marxisme n'est pas en droit incompatible avec le darwinisme, mais ni plus ni moins que n'importe quelle autre sociologie.

En revanche, ce qui a retrouvé droit de cité, c'est un usage *méthodologique* de Darwin. Si Darwin ne peut fonder le contenu des analyses sociologiques marxistes, il peut bien fonder leur méthode : le fait que la société, étant qu'un point de vue épistémologique dans une logique unifiée avec la nature (elle est en rupture avec la nature, mais cette rupture est pensée par la thèse de la sélection naturelle et s'inscrit donc dans la continuité d'une théorie unifiée), doit s'analyser historiquement et anti-téléologiquement.

E.P. Thompson, dans *Misère de la théorie*, a ainsi largement raison quand il écrit, pour affirmer l'intérêt de Darwin pour le matérialisme historique : « C'est une question de méthode : le travail de Darwin est pris comme exemple d'une explication rationnelle de la logique d'un processus – explication qui doit être développée dans des termes nouveaux dans la pratique historique. Et je ne vois pas pourquoi on se permettrait d'éluder cela comme si c'était la simple manifestation d'une fantaisie passagère »[9]. Le darwinisme ne peut donc en aucun cas être le fondement scientifique des thèses marxistes (même de la lutte des classes, qui, si elle existe, ne doit rien à la lutte darwinienne pour l'existence), mais il peut bien le fondement d'une méthode matérialiste et historique.

Paul Guerpillon

[1] Cf. par exemple. P. Tort, « Darwin, chaînon manquant et retrouvé du matérialisme de Marx », in *Darwin et la philosophie*, Kimé, 2004 : « Mais l'enthousiasme lié à la découverte d'un principe matérialiste d'explication de l'histoire naturelle comme *processus* des transformations du vivant et base matérielle cohérente du matérialisme historique cédera assez rapidement la place, très rapidement à cause du rapide essor du « darwinisme social » en Allemagne, ainsi que du conflit personnel de Marx avec le « darwinien » (et agent de napoléon III) Carl Vogt, à des réflexions plus circonspectes. »

[2] C'est notamment ce qu'a essayé de montrer Bernard Naccache in *Marx critique de Darwin*, Vrin, 1980.

[3] Cette conception organiciste de la manufacture est d'autant plus marquante qu'elle constitue l'apport le plus net de Marx à l'analyse smithienne de la division du travail, sur laquelle il s'appuie largement.

[4] Cf. B. Naccache, *Marx lecteur de Darwin*, Vrin, 1980 : « C'est en s'autorisant de certains textes de Darwin que Marx a cru pouvoir montrer, dans le Capital, que la période manufacturière a, sur la forme des outils, un effet analogue à celui de la sélection naturelle sur la forme des organes ».

[5] Cité par B. Naccache dans *Marx critique de Darwin*, Vrin, 1980.

[6] Patrick Tort, « Darwin chaînon manquant et retrouvé du matérialisme de Marx », in *Darwin et la philosophie*, Kimé, 2004.

[7] Cf. Patrick Tort, « Darwin chaînon manquant et retrouvé du matérialisme de Marx », in *Darwin et la philosophie*, Kimé, 2004.

[8] Patrick Tort, « Darwin chaînon manquant et retrouvé du matérialisme de Marx », in *Darwin et la philosophie*, Kimé, 2004.

[9] Thompson est plus précis encore dans la façon dont il détermine l'usage méthodologique de Darwin pour le matérialiste historique. Il trouve dans la méthode darwinienne, en tant que méthode historique au niveau de la nature, une façon d'harmoniser l'étude de l'individuel et du structurel dans l'histoire sociale : le matérialiste aurait à penser, d'un point de vue méthodologique, l'action individuelle sur le modèle de la variation individuelle darwinienne, c'est-à-dire comme un phénomène sinon libre, du moins impossible à ranger sous des lois générales, mais dont la structure historique déterminée, analogiquement à la sélection naturelle, viendra décider s'il portera – et comment il portera – dans l'histoire. On voit bien là que le *contenu* de l'histoire sociale n'est absolument pas tributaire du contenu de l'histoire naturelle darwinienne, mais qu'il s'agit seulement de dégager une méthode de type darwinien à partir de la seule *formalité historique* commune aux phénomènes naturels et aux phénomènes sociaux.